

## L'anthroponymie aristocratique à Byzance

Jean-Claude Cheynet

### Résumé

La transformation de l'anthroponymie aristocratique, entre les VI<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, a résulté d'une réduction graduelle du stock des noms antiques - ce dont témoigne clairement la sigillographie - et de l'apparition de surnoms progressivement transmissibles. Ce nom, devenu patrimoine familial, réduisait les risques d'homonymie dans une capitale où se concentraient les élites et valorisait la gloire accumulée par les grandes lignées, à commencer par les militaires. Le mouvement, à l'origine plutôt constantinopolitain, a gagné ensuite les provinces de l'Empire si bien qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, même les groupes retardataires, femmes, gens d'Église, étrangers établis à Byzance, étaient entrés dans le moule commun. Cette évolution, qui ne fut pas propre à Byzance, tient son originalité de sa précocité par rapport à l'Occident.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Cheyne Jean-Claude. L'anthroponymie aristocratique à Byzance. In: L'anthroponymie document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'École française de Rome avec le concours du GDR 955 du C.N.R.S. «Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne» (Rome, 6-8 octobre 1994) Rome : École Française de Rome, 1996. pp. 267-294. (Publications de l'École française de Rome, 226);

[https://www.persee.fr/doc/efr\\_0223-5099\\_1996\\_act\\_226\\_1\\_5089](https://www.persee.fr/doc/efr_0223-5099_1996_act_226_1_5089)

---

Fichier pdf généré le 13/09/2018

JEAN-CLAUDE CHEYNET

## L'ANTHROPONYMIE ARISTOCRATIQUE À BYZANCE

Byzance n'a jamais donné naissance à une véritable noblesse, faute d'avoir défini des critères juridiques, mais elle a créé une aristocratie d'empire issue du service impérial qui donnait à ses fonctionnaires une position sociale prééminente. La mise en place d'une telle aristocratie impliquait que le renouvellement social des élites fût lent. Or, à certaines époques, comme aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, ce taux de renouvellement est inconnu, précisément parce que l'étude des noms ne fournit pas d'indices sur la permanence des familles et parce que les sources sont insuffisantes pour offrir la masse de références nécessaire à leur reconstitution à partir de notations isolées. À la fin du X<sup>e</sup> siècle, la viscosité sociale s'est accrue au point de fermer progressivement le groupe social dominant. Entre les deux dates, des familles de notables apparurent, sans que nous puissions déterminer la proportion des hommes nouveaux. L'appartenance à la fonction publique ou l'octroi d'une dignité constitueront pour nous le critère de l'entrée ou du maintien dans l'aristocratie. À partir des Doukas et des Comnènes, la division entre une élite restreinte apparentée à l'empereur et le reste de l'aristocratie de fonction, plus ouverte aux nouveaux venus, est consommée. La dignité qui, le plus souvent, accompagne la charge conférée, fixe avec précision la place du bénéficiaire puisque, par les *taktika*, nous connaissons la hiérarchie des dignités, hiérarchie qui évolue avec le temps. Cette aristocratie est urbaine, car les plus puissants personnages possédaient des palais dans la capitale, même si, jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, beaucoup n'y résidaient pas constamment, tandis que les notables provinciaux vivaient à l'abri des murailles de leurs villes-*kastra*. L'étude de l'anthroponymie aristocratique a peu retenu l'attention à l'exception de deux travaux importants, ceux de A. Kazdan et É. Patlagean qui restent le point de départ obligé de toute étude sur le sujet<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> É. PATLAGEAN, *Les débuts d'une aristocratie byzantine et le témoignage de l'historiographie : le système des noms et des liens de parenté aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, dans *The Byzantine Aristocracy IX to XIII centuries*, ed. by M. Angold, Oxford, 1984, p. 23-43 (= *Aristocratie*). A. KAŽDAN, *Social'nyj sostav gospodstvujuščego klassa Vizantii XI-XII vv.*, Moscou, 1974, p. 185-200, compte rendu par Irène SORLIN, *Travaux et mémoires*, 6, 1976, p. 367-380. ID. et G. CONSTABLE, *People and Po-*

Les chroniques et l'épistolographie ont l'avantage d'être représentées durant toute la période étudiée alors que les documents d'archives ne sont pas disponibles avant la fin du X<sup>e</sup> siècle. Mais c'est la sigillographie qui constitue notre support privilégié parce que des plombs ont été frappés en grand nombre dès le début de l'Empire et parce que la légende des sceaux identifiait les fonctionnaires de manière officielle et efficace et, en quelque sorte, complétait leur signature. C'est donc notre source la plus homogène. Par chance, G. Zacos a publié avec A. Veglery une grande partie de l'immense collection qu'il avait accumulée en provenance d'Istanbul et les éditeurs nous offrent un *corpus* de plus de quatre mille pièces représentatives de l'époque qui s'étend du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Comme les sceaux patronymiques, à l'exception de ceux de la famille impériale, n'étaient pas compris dans ce *corpus*, j'ai utilisé un fichier personnel qui regroupe en principe l'ensemble des sceaux sur lesquels apparaît un nom de famille. Nous sommes tout de même mal armés pour les siècles (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles)<sup>3</sup> pendant lesquels l'anthroponymie aristocratique s'est transformée de façon décisive, puisqu'il nous manque les inscriptions d'apparat et les archives fiscales qui exigent la détermination la plus précise des individus. Les chroniqueurs ne sauraient remplacer de telles sources, car ils ont moins le souci de distinguer les homonymes, sauf par leurs fonctions, parce qu'ils ne s'intéressent qu'à un petit nombre d'entre eux.

Enfin, nous disposons de deux instruments de travail récents pour les époques extrêmes de notre enquête, *The Prosopography of the Late Roman Empire*<sup>4</sup>, qui a l'avantage de ne prendre en compte que les notables et non les paysans et *Das Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit* qui rend le même service pour la fin de l'Empire, mais inclut les noms des parèques<sup>5</sup>.

*wer in Byzantium. An Introduction to modern Byzantine Studies*, Washington D. C. 1982, p. 143-144 et p. 170-171. On peut y ajouter pour l'époque iconoclaste les réflexions de F. WINKELMANN, *Probleme einer byzantinischen Prosographie des 8. und 9. Jahrhundert*, dans *Studien zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz*, Berlin, p. 121-129.

<sup>2</sup> G. ZACOS et A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals I*, Bâle, 1972 (cité désormais ZACOS-VEGLERY); G. ZACOS, *Byzantine Lead Seals*, Compiled by J. W. Nesbitt, Berne, 1985 (= ZACOS II).

<sup>3</sup> Le VIII<sup>e</sup> siècle marque l'étiage des sources, car, si on dispose de la *Chronique* de Théophane et de l'*Histoire abrégée* De Nicéphore le Patriarche, l'épigraphie a quasiment disparu et les sceaux eux-mêmes ne sont pas encore très abondants.

<sup>4</sup> J. MARTINDALE, *Prosopography of the Late Roman Empire* (ou *PLRE*), III, Cambridge, 1992.

<sup>5</sup> *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit* (ou *PLP*), Vienne, 1976-1994.

## LE POINT DE DÉPART : LA HAUTE ÉPOQUE

Au temps de Justinien, il faut distinguer la formulation développée des textes les plus solennels et la dénomination banale, seule utilisée par les historiens contemporains. À titre d'exemple, un préfet du prétoire cité dans une novelle de Justinien portait les noms de Flavius, Théodore, Pierre, Démosthène. C'est toujours le dernier nom, Démosthène, qui désigne le personnage en bref<sup>6</sup>. Cinq éléments participent le plus souvent à l'identification simplifiée d'un individu : le nom, toujours présent, le *cognomen paternum*, le plus fréquemment rencontré ensuite, le lieu d'origine, le surnom, la fonction. Si on utilise l'index des œuvres historiques de Procope, on relève vingt-neuf occurrences du nom Jean. Dans onze d'entre elles, le déterminant est un lien de famille, sept fois le nom du père, deux fois le nom d'un frère, une fois le nom du fils, une fois le nom de l'oncle. On pourrait ajouter à cette liste un certain Jean Guzès, fils de Thomas Guzès, désigné donc à la fois par un lien de parenté et par un surnom qui fut transmis sur deux générations. Cinq mentions d'origine, du type Jean de Cappadoce, distinguent d'autres Jean. On relève trois surnoms, le Kyrtos, le Phagas et Laxarion. Le reste se répartit entre une précision par la fonction et l'absence de tout déterminant, notamment pour des soldats sortis du rang dans des occasions exceptionnelles. Si on parcourt le *PLRE*, on constate une grande diversité des noms, les noms antiques restant encore largement en usage. On perçoit des nuances régionales, la fréquence de Mikkinas en Afrique, de Bassos ou Marinos en Syrie, de Mènas en Égypte...

La force des liens familiaux se traduit par l'expression ὁ τοῦ, qui, tout en permettant de distinguer les homonymes, notamment sur les sceaux, sert aussi à rappeler que l'ascendant appartenait à la meilleure société, selon la formule «un tel, fils du patrice un tel». Certains sceaux présentent sur chacune de leurs faces un nom au génitif et, sauf indication épigraphique, telle la présence d'une croisette initiale, il est impossible de déterminer l'ordre de lecture et la nature du lien qui unit les deux personnages, quoiqu'un rapport de filiation soit le plus vraisemblable. Nous ignorons comment les destinataires du sceau vérifiaient l'identité de l'expéditeur, sinon par le document scellé, puisque l'interprétation de la légende est ambiguë<sup>7</sup>. Les autres

<sup>6</sup> Pour une information plus complète, voir D. FEISSEL, *Praefatio chartarum publicarum. L'intitulé des actes de la préfecture du prétoire du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, dans *Travaux et mémoires*, 11, 1991, p. 437-464. Le nom de Flavius était alors partagé par tous les fonctionnaires de l'Empire.

<sup>7</sup> J. W. NESBITT, *Double Names on Early Lead Seals*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 31, 1977, p. 109-121.

éléments faisant du sceau une pièce originale étaient la forme de l'inscription, sous forme d'un monogramme, cruciforme ou non, les fonctions et les dignités mentionnées et, le plus souvent, l'iconographie<sup>8</sup>.

#### LA RÉDUCTION PROGRESSIVE DU CHOIX DES NOMS UNIQUES

L'anthroponymie était extrêmement riche jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle. Or le stock des noms utilisés connaît une réduction progressive qui se poursuit par étapes jusqu'au X<sup>e</sup> siècle.

#### *La fin de l'époque protobyzantine*

Le *PLRE* III, recensant tous les notables entre 527 et 641, comporte plus de cinq mille entrées et permet un calcul de fréquence<sup>9</sup>.

#### LES DIX NOMS LES PLUS FRÉQUENTS

Jean	299	Paul	66
Théodore	208	Théodose	48
Georges	78	Constantin	47
Étienne	76	Ménas	46
Pierre	70	Anastase	41

Le nom le plus souvent cité, Jean, représente moins de 6% du total et le cumul des dix noms les plus populaires, sans doute moins de 15%.

#### *La transition des VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles*

G. Zacos et A. Veglery ont publié environ 2770 sceaux de laïcs ce qui ne correspond pas à un nombre strictement identique de personnages, car certains d'eux sont représentés par plusieurs sceaux. Ainsi les cinq sceaux d'Euphémianos appartiennent à un

<sup>8</sup> Ainsi nous avons conservé un grand nombre de sceaux au nom de Jean sans plus de précision. Un détail, la forme du monogramme, une nuance iconographique dans le type de la Vierge ou d'un saint, suffit à distinguer un plomb d'un autre. En revanche, il nous est totalement impossible d'identifier un de ces Jean à un homonyme connu par d'autres sources.

<sup>9</sup> L'auteur n'indique pas le nombre d'entrées, mais si on tient compte que l'ouvrage comprend 1422 pages dont chacune comprend en moyenne quatre entrées, on peut estimer ce nombre à plus de cinq mille.

seul fonctionnaire, de même tous les sceaux de Méligalas sont à attribuer à un individu unique. Il ne faut donc pas s'attacher à l'apparente précision des calculs, mais la signification n'en est pas affectée. Si on compare les listes, siècle par siècle, on constate que 121 noms ont disparu après le VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup>, puis encore 67 après le VIII<sup>e</sup> et qu'il en reste environ 130 au IX<sup>e</sup> siècle. La tendance serait plus nette si l'apport des étrangers ralliés à l'Empire n'avait introduit quelques nouveautés. D'un autre côté, des noms disparus sur les sceaux publiés par G. Zacos, dont il ne faut pas oublier qu'ils ne représentent qu'une infime partie de ceux qui ont été frappés, peuvent être attestés par des sources ultérieures<sup>10</sup>. C'est donc la date où le nom s'efface qu'on pourrait discuter, mais pas le fait lui-même, car ces noms ne sont plus du tout mentionnés après le X<sup>e</sup> siècle. Retenons que dans une source homogène, plus de la moitié des noms est sortie de l'usage.

#### LES DIX NOMS LES PLUS FRÉQUENTS

Jean	299	Léon	90
Théodore	217	Nicétas <sup>11</sup>	82
Georges	137	Serge	73
Constantin	119	Grégoire	69
Pierre	99	Étienne	68

À lui seul Jean représente plus de 10% du total, les trois premiers de la liste près du quart de l'ensemble et les dix premiers environ 45%.

#### *Les X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*

Les sceaux datés de cette époque publiés par G. Zacos, qui a exclu les sceaux où paraissent des noms de famille, ce qui ne change pas la valeur de l'échantillon, comprend 742 plombs de

<sup>10</sup> Ces nombres ne sont pas à considérer en eux-mêmes, car les autres sources prouvent que certains noms qui semblent disparaître sont encore attribués, mais ils illustrent une tendance.

<sup>11</sup> É. Patlagean a compté les prénoms chez Théophane et aboutit à un résultat légèrement différent, puisque viennent en tête Constantin et Nicétas (sept occurrences), suivis de Jean, Théodore, Théophylacte, Michel, Léon. Cet ordre, un peu différent, pourrait s'expliquer par la nature des sources, puisqu'un chroniqueur s'intéresse davantage à l'entourage impérial et à la haute aristocratie alors que les sceaux renvoient à la fonction publique dans son ensemble.

laïcs et seulement 17 appartenant à des femmes. La concentration des prénoms s'est à nouveau renforcée au profit de quelques uns d'entre eux. :

#### LES DIX PRÉNOMS LES PLUS FRÉQUENTS

Jean 78	Basile 32
Constantin 61	Nicéas 32
Michel 53	Nicolas 29
Léon 47	Étienne 25
Théodore 38	Grégoire 21

Les 742 sceaux se répartissent sur 138 prénoms, ce qui indique que le mouvement de réduction s'est ralenti, mais les trois premiers prénoms représentent désormais plus du quart du total et les dix premiers, 55%. En revanche, 75 prénoms ne sont cités que par un plomb<sup>12</sup>, phénomène qui s'explique par la présence de nombreux étrangers<sup>13</sup>, pas moins de 31 noms trahissant une origine arabe, caucasienne ou occidentale. Sur les noms uniques restants, quatre sont plus probablement des noms de famille que G. Zacos n'a pas reconnus comme tels<sup>14</sup>. Sur cinq siècles, la concentration progressive du stock des prénoms est bien illustrée par la proportion grandissante dans le total des prénoms les plus fréquemment conférés : moins de 15% au VI<sup>e</sup> siècle, 45% aux VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, 55% aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles.

#### *Les causes de l'appauvrissement*

L'hellénisation a fait disparaître un certain nombre de noms latins : Quadratus, Magnus, Carinus... Les conquêtes arabes ont enlevé à l'Empire des provinces à l'anthroponymie spécifique, Syrie, Palestine, Égypte, Afrique, limitant le stock aux prénoms micrasiatiques et des côtes de l'Égée.

On pense évidemment aussi à l'expansion du christianisme, mais il y a une difficulté chronologique. Le stock disponible, certes en voie de diminution depuis le IV<sup>e</sup> siècle, est encore très riche au VI<sup>e</sup> siècle alors que la nouvelle religion a triomphé. On pense ensuite au culte des saints, mais précisément nombre d'entre eux sont des martyrs du Bas-Empire et les synaxaires continuent à conserver le

<sup>12</sup> Ils peuvent se rencontrer dans d'autres sources.

<sup>13</sup> Deux d'entre eux ne furent jamais sujets du basileus : Baudouin, le futur comte d'Édesse et roi de Jérusalem et Tancrede, le prince d'Antioche, mais certains de leurs sceaux furent gravés sur le modèle byzantin.

<sup>14</sup> Adônas, Chrysanthos, Eudoxios, Mamalos.

souvenir de saints dont le nom n'est plus porté. Il faut admettre que la dévolution des noms s'est concentrée sur les saints les plus populaires, Théodore, Georges, Basile, Nicolas..., qui ont chassé ceux qui jouissaient seulement d'un rayonnement limité à une localité restée obscure. Ajoutons que quelques noms antiques ont été récupérés pour être transformés en noms de famille, notamment aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, tels Phocas, Diogénès, Antiochos<sup>15</sup>.

#### LA CHRONOLOGIE DE L'APPARITION DES NOMS DE FAMILLES

La transmission durable d'un nom le distingue d'un simple *cognomen*, mais elle ne se laisse pas toujours facilement déceler. Les sources n'identifient pas nécessairement par le nom de famille, même lorsque son usage est rentré dans les mœurs, mais préfèrent utiliser la fonction du personnage plus utile pour le situer dans le jeu du pouvoir. Ainsi, alors que l'empereur Michel VI appartenait à la famille Bringas, honorablement connue dans la capitale depuis un siècle, il est toujours désigné par les chroniqueurs constantinopolitains comme le *stratiôtikos*, souvenir de la fonction la plus élevée qu'il avait occupée auparavant, ou Michel le Vieux, fine allusion à son âge avancé et peut-être aussi marque d'ironie envers un empereur qui signait tout à fait normalement *ὁ νέος*<sup>16</sup>, par référence à des prédécesseurs homonymes, Michel IV et Michel V. Cette forte perte d'information peut fausser notre chronologie en offrant une image retardée de l'expansion du nom de famille.

Alors qu'au début du IX<sup>e</sup> siècle, le stock des noms de baptême s'était fortement réduit, l'emploi du *cognomen* était largement répandu et certains d'entre eux se sont transmis pour devenir des noms de famille, sans qu'on sache pourquoi les uns et pas les autres. Si on prend la chronique de Théophane qui s'arrête en 813, on relève neuf noms qui sont à coup sûr des noms de famille, puisqu'ils furent portés après cette date par plusieurs individus : Boilas, Kamoulianos, Mélissènos, Rhangabé, Rhentakios, Sarantapèchys, Sklèros, Tryphillios, Xylinitès. Deux remontent au début du VIII<sup>e</sup> siècle, Xylinitès et Rhendakios<sup>17</sup>, d'autres font juste leur apparition, tels Sklèros

<sup>15</sup> Sur les Antiochos, voir M. LOUKAKI, *Contribution à l'étude de la famille Antiochos*, dans *Revue des études byzantines*, 50, 1992, p. 185-205. Dans cet article, on voit clairement qu'Antiochos jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle est un nom unique, et qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle il est devenu un nom de famille. Le statut des Antiochos laïcs du X<sup>e</sup> siècle est incertain, mais il se pourrait qu'ils soient les ancêtres de ceux du siècle suivant.

<sup>16</sup> Archives de l'Athos V, *Actes de Lavra I*, éd. P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos et D. Papachryssanthou, Paris, 1970 (= *Lavra*), n° 32 (1057).

<sup>17</sup> Nicétas Xylinitès et Sisinnios Rhendakios furent condamnés à mort par



ou Rhangabé. Comme nous définissons le nom lignager par son caractère transmissible, il est possible que nous sous-estimions l'ampleur du mouvement, car nombre de familles ont pu disparaître des sources, qu'elles se soient éteintes ou qu'elles aient décliné socialement.

Si on prend une autre source contemporaine de la chronique de Théophane, la correspondance de Théodore Stoudite, où le souci d'identification est moins grand, le nom de famille devient l'exception. Le nom unique reste la règle puisqu'on ne rencontre qu'un nom double, celui de Georges Kentrokoukourous, le second élément étant un *cognomen*. Mais parmi les noms uniques, on relève celui du stratège Bryenias, qui pourrait être le premier membre connu de la lignée des Bryennioi, celui de Kratéros (ou Kartérios) dont les descendants s'illustrèrent tout au long du IX<sup>e</sup> siècle et celui de Démocharis qui pourrait appartenir à une famille dont l'apogée se situe à la même époque. Le nom de famille n'est pas partie intégrante de l'identification puisque seulement six sceaux sur les trois mille publiés par G. Zacos et A. Veglery comportent une dénomination à deux éléments<sup>18</sup>, et de plus, sauf sur le sceau de Constantin Xylinitès, les éléments placés en second n'ont pas formé ensuite un nom de famille.

À cette époque, un certain flottement se fait sentir autour des références familiales. Au lieu de la simple filiation, voire de la parenté par alliance (gendre), l'appartenance sans plus de précision à un génos est parfois évoquée. Théophile entendit une prophétie qui prévoyait que l'Empire passerait au génos de Martinakios et, à contre cœur, fit tonsurer son ami Martinakios<sup>19</sup>. Quelques décennies plus tard, Eudocie, fille d'Inger, « issu du génos des Martinakioi », épousa le futur Basile I<sup>er</sup>, réalisant la prophétie<sup>20</sup>. Le « génos » ici dépasserait le cadre d'une seule famille pour embrasser plusieurs lignées, toutes apparentées.

Au X<sup>e</sup> siècle, peut-être auparavant, apparaissent des noms

Léon III pour avoir comploté avec l'ancien empereur Anastase après la levée du siège par les Arabes (718). On comprend l'intérêt de préciser la dénomination de Xylinitès quand on sait qu'un autre Nicéas, dit Anthrax, participait au même complot. Il ne paraît pas que Anthrax soit devenu un nom transmissible. Tous ces seconds noms sont pourtant introduits dans Nicéphore le Patriarche par le même τὸ ἐπικλην (*Nicephoros Patriarch of Constantinople, Short History. Text, Translation and commentary by C. Mango, Washington D.C., 1990 (= Nicephoros Patriarch), § 57*).

<sup>18</sup> ZACOS-VEGLERY, n° 1035, 1827, 1839, 2064, 2159, 2530.

<sup>19</sup> *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum*, éd. I. Thurn, Berlin-New York, 1973 (= SKYLITZÈS), p. 72.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 127-128.

uniques qui sont de futurs noms de famille, Balantios, le cas le plus net, Goudélios, Malésios, mais des sobriquets destinés à devenir des noms de famille sont encore attribués. Étienne, domestique des Scholes d'Occident en 986, fut surnommé Kontostéphanos à cause sa petite taille<sup>21</sup>. Il est effectivement le premier membre connu d'une lignée célèbre jusqu'à la fin de l'Empire, mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un homme neuf. Étienne peut être issu d'une famille qui jusqu'ici n'avait pas jugé bon d'adopter un nom de famille.

Dans le dernier tiers du X<sup>e</sup> siècle, pour la première fois des sceaux nous offrent des exemples de la structure prénom plus nom de famille. P. Stephenson a étudié ce développement dans un article récent et très complet<sup>22</sup> où il montre que les initiateurs de cette mode furent les grandes lignées provinciales, notamment les Sklèroi, et que le reste de l'aristocratie militaire a suivi dans les décennies ultérieures, alors que le *politikon* (les civils de la capitale) a adopté cette nomenclature plus tardivement.

En effet au cours du XI<sup>e</sup> siècle, l'usage des noms de famille se généralisa dans la haute aristocratie jusqu'à atteindre le niveau impérial. Après la mort de Constantin VIII, dernier empereur mâle de la dynastie macédonienne, les empereurs qui se succédèrent à un rythme rapide provenaient tous de lignées célèbres, à l'exception de l'obscur dynastie dite «paphlagonienne» et de Michel VI. Progressivement ils introduisirent dans les documents officiels leur second nom qui justifiait leur prétention à gouverner. Constantin Monomaque (1042-1055)<sup>23</sup> fut le premier à signer ainsi un chrysobulle<sup>24</sup> et à faire graver des monnaies d'argent<sup>25</sup>. Sous Constantin X Doukas (1059-1067), les pièces d'or<sup>26</sup> et les sceaux impériaux font également mention du nom de famille, mais la formule ne devint systématique qu'à partir de Nicéphore Botaneiatès (1078-1081). La première impératrice à sceller de cette manière fut l'épouse d'Alexis Comnène qui portait le nom impérial de Doukaina<sup>27</sup>. Après une interruption de

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>22</sup> P. STEPHENSON, *A Development in Nomenclature on the Seals of the Byzantine Provincial Aristocracy in the Late Tenth Century*, dans *Revue des études byzantines*, 52, 1994, p. 187-211.

<sup>23</sup> Un Nicétas Monomaque était déjà patrice et stratège de Sicile à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle (D. PAPACHRYSSANTHOU, *Un confesseur du second iconoclasme : la Vie du patrice Nicétas*, dans *Travaux et mémoires* 3, 1968, p. 316-317).

<sup>24</sup> *Lavra* I, n° 31.

<sup>25</sup> C. MORRISSON, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1970, p. 634-635.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 642-643.

<sup>27</sup> ZACOS-VEGLERY, n° 103.

près d'un siècle due au fait que les impératrices étaient de sang étranger, l'épouse d'Alexis III (1195-1203), un usurpateur, reprit la tradition en faisant figurer non pas le nom paternel de Kamatèros, mais celui glorieux de ses ascendants Doukas<sup>28</sup>.

Les hauts fonctionnaires, responsables militaires ou civils du thème, prirent peu à peu l'habitude de mentionner leur nom de famille. Dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, des juges se contentaient encore de leurs prénoms, leurs dignités et leurs fonctions pour s'identifier, alors qu'à la fin du siècle, ils n'omettaient plus cette information. En revanche, certains de leurs collaborateurs, fonctionnaires subalternes, conservaient leurs seuls prénoms et fonctions avec la mention du supérieur qu'ils servaient par la formule «homme d'un tel»<sup>29</sup>.

Cette diffusion du nom de famille au XI<sup>e</sup> siècle dans la haute société se vérifie encore avec la liste des participants au synode des Blachernes (fin 1094), qui est en même temps une liste de présence<sup>30</sup>. Quarante-sept laïcs furent conviés à cette réunion. Tous, sauf huit d'entre eux, sont connus par leur nom de famille. Le premier de la liste, Adrien, est désigné par son prénom, sa dignité de protosébaste et sa fonction de grand domestique, les deux étant uniques dans la hiérarchie. Il tait son nom de famille, pourtant célèbre, puisqu'il n'est autre que le frère de l'empereur Alexis Comnène. Le n° 8 est un cas particulier puisqu'il s'agit d'un étranger, Marinos, un sébaste originaire de Naples, dit pour cette raison Néapolitès. Cette forme est plutôt un surnom qui rappelle sa ville d'origine, puisqu'il ne paraît pas avoir été transmis à des descendants, à supposer que Marinos ait fini ses jours dans l'Empire. Anne Comnène, sensible à son génos illustre, précise qu'il appartenait à la famille des Mastromaïles<sup>31</sup>. Michel n'est désigné que par sa fonction de logothète des *sékreta*<sup>32</sup> et sa dignité de sébaste. Autre cas hors norme, celui du primicier des Vardariotes, Tatikios, un Turc, qui n'est pas appelé par un prénom, mais par son nom unique qui se transmet comme nom de famille à ses descendants. Les quatre noms

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Par exemple, Michel (?), notaire et homme de Basile, protospathaire et juge (sceau inédit de l'Institut français d'Études byzantines = IFEB, n° 533).

<sup>30</sup> P. GAUTIER, *Le synode des Blachernes (fin 1094). Étude prosopographique*, dans *Revue des études byzantines* 29, 1971, p. 213-284.

<sup>31</sup> ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, 1972 (= ANNE COMNÈNE, *Alexiade*), III, p. 101). Son sceau est conservé (IFEB 858). Il n'y est fait mention que de son prénom et de sa haute dignité de sébastè, mais au droit le motif iconographique représentant saint Janvier l'identifiait parfaitement en renvoyant sans doute possible à la ville de Naples.

<sup>32</sup> Cette fonction était unique.

restant appartiennent à des fonctionnaires, de rang plus modeste<sup>33</sup>, exerçant tous une fonction civile, et portant des prénoms usuels, Jean, Léon, Basile, et celui plus rare d'Euthyme. On n'en déduira pas que c'est leur humble condition qui entraîne l'absence de patronyme, puisque d'autres fonctionnaires de même rang en sont pourvus. Le taux d'identification par le nom de famille dépasse les 80% du total.

Au XII<sup>e</sup> siècle, même les fonctionnaires les plus modestes acquièrent un nom de famille. En 1196, lors d'un procès concernant la dîme sur le vin transporté par les bateaux du monastère de Lavra, ont participé à quatre séances du tribunal vingt-six juges et assesseurs différents qui, tous, portaient un nom de famille<sup>34</sup> alors qu'un siècle plus tôt, c'était moins systématique : en 1087, un document délivré au monastère de Patmos était signé par onze fonctionnaires ou leurs représentants dont six étaient pourvus d'un nom de famille<sup>35</sup>. L'élite de l'aristocratie ne se contenta pas d'une dénomination devenue trop commune et se distingua par le cumul de deux noms de famille dont l'un l'appartenait presque toujours, selon l'expression du temps, aux «deux races d'or», Comnènes et Doukas, et par l'étalage de sa parenté impériale. À titre d'exemple, Andronic Comnène se présentait sur son sceau comme le fils d'Eudocie la porphyrogénète, le neveu de l'empereur Manuel et le fils de Théodore Batatzès; nous l'identifions donc à Andronic Batatzès qui tomba en 1176 durant le siècle de Néocésarée<sup>36</sup>. À partir de l'époque des Paléologues, les plus hauts personnages de l'État accentuèrent la tendance précédente et cumulèrent les noms des familles auxquelles ils étaient apparentés et seul le dernier d'entre eux était hérité de leur père. Le plus jeune fils de l'empereur Michel VIII Paléologue s'appelait Théodore Doukas, Ange, Comnène, Paléologue, reprenant la liste des dynasties des deux siècles précédents (sauf les Lascarides

<sup>33</sup> Respectivement aux n° 25, 36, 43, et 46 de la liste de présence au synode.

<sup>34</sup> Actes de Lavra I, tableau, p. 348.

<sup>35</sup> Βυζαντινά έγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου, Α-Αυτοκρατορικά Ι, éd. Éra Vranousi, n° 47. Cependant, il est remarquable que dans le document précédent, contemporain, tous les fonctionnaires aient donné un second nom.

<sup>36</sup> ΖΑCOC-VEGLERY n° 2730. Cette mise en avant de la parenté pour affirmer son rang social ne s'est jamais complètement perdue depuis l'Antiquité. Au XI<sup>e</sup> siècle, avant le règne des Comnènes, le vestarque Bardas se vantait d'être le gambros du duc Paul (I. JORDANOV, *Corpus des sceaux byzantins de Bulgarie* (en bulgare), Sofia, 1992, n° 140). Dans d'autres cas, il s'agit d'un simple substitut au nom de famille; ainsi nous pouvons suivre la carrière des fils d'Euthyme dont l'un, Nicéphore, devint logothète du génikon. Or, il était lui-même titré proèdre alors que son père n'avait pas dépassé l'échelon inférieur de patrice (*Studies in Byzantine Sigillography*, 3, 1993, p. 196).

pour des raisons évidentes)<sup>37</sup>. Comme le montre cet exemple, le nom d'usage était, en principe, le dernier de la liste.

### LES NUANCES RÉGIONALES

La documentation permet d'accéder, dans une certaine mesure, aux élites locales dans quatre régions : l'Italie du Sud, qui est traitée par ailleurs, la région de Thèbes connue par un cadastre du XI<sup>e</sup> siècle, la Macédoine autour de Thessalonique très partiellement accessible à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle, grâce aux archives des monastères de l'Athos, et la Cappadoce qui a conservé un assez grand nombre d'inscriptions datant en majeure partie des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles.

#### *La société thébaine*

N. Svoronos a montré que les contribuables mentionnés dans un cadastre, partiellement conservé et destiné à établir l'impôt dans la région de Thèbes, étaient répartis sur plusieurs générations qui couvrent l'ensemble du XI<sup>e</sup> siècle. La majeure partie de ces petits notables, soit environ les 3/4, ont un second nom mais leur dénomination est difficile à analyser, car le plus souvent elle ne prend pas la forme constantinopolitaine classique : prénom, article et nom de famille. La structure la plus fréquente se présente ainsi : Basile, fils de Chagé (sans article), du village d'Anysos ou Nicolas, fils de Galatôn, Aulônites (c'est-à-dire originaire d'Aulôn), petit-fils du notaire Baanès o Boudarchos; on relève aussi : Dèmètrios Phalakros, fils de Constantin Rhendakios. Rhendakios est attesté par ailleurs comme nom de famille, mais que représente Phalakros?<sup>38</sup>

Dans quelques cas, la question peut être tranchée lorsque les noms sont transmis sur plusieurs générations et lorsqu'ils sont attestés par ailleurs, tels Chabarôn, Chagé, Karmalikès, Maniakès, Lagos, Léobachos... Souvent la perplexité l'emporte, ainsi face à un nom du type Môroléon, littéralement Léon le fou, forme typique d'un surnom<sup>39</sup>. Plusieurs Môroléon sont attestés au temps de

<sup>37</sup> *PLP*, n° 21464. Michel VIII avait usurpé le pouvoir aux dépens du jeune Jean IV Lascaris qu'il avait fait aveugler.

<sup>38</sup> N. SVORONOS, *Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles : le cadastre de Thèbes*, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, 83, 1959, p. 1-175, repris dans Id., *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin*, Londres, 1973, n° IX.

<sup>39</sup> D'autres sur le même modèle : Théodore Mangaphas, dit Morothéodore (ici un surnom à coup sûr), Morgeorges, un stratège de Naupacte très rigoureux dans sa manière de gouverner.

Romain Lécapène, mais s'agit-il pour autant d'un nom transmissible, et dans cette hypothèse faudrait-il associer tous les porteurs du nom, ou s'agit-il plus probablement d'un sobriquet qu'à plusieurs reprises un Léon au comportement excentrique aura mérité?

Le répertoire des premiers noms, assez riche, en comprend certains tels Baanès, Baasakios, d'origine arménienne, et d'autres, fort rares, tel Michée. Dans l'ensemble, la fréquence des prénoms de ces provinciaux suit assez fidèlement celle des prénoms constantinopolitains puisque l'emportent les Jean, Constantin ou Léon. Tout juste remarquera-t-on le nombre relativement faible de Michel et, à l'inverse, une certaine prolifération des Dèmètrios. Cela s'expliquerait par l'absence de grand sanctuaire dédié à saint Michel en Hellade, alors que l'influence du grand saint thessalonicien se faisait encore sentir au sud de son principal lieu de culte.

### *La société thessalonicienne*

Un certain nombre d'actes, conservés dans les archives athonites, font appel à des témoins ou à des assesseurs choisis parmi les autochtones de toutes conditions. Les notables se repèrent au fait qu'ils portent des dignités, le plus souvent modestes, conformes à leur rang social. Ainsi, sur treize assesseurs qui assistent le juge Nicolas en 996 dans un conflit opposant le tourmarque des Bulgares, Basile, au monastère de Polygyros<sup>40</sup>, quatre portent des surnoms ou noms de famille en plus de leurs dignités<sup>41</sup>, un cinquième, Jean, était dit *ó Βαρδάνης*, ce qui peut s'entendre comme fils de Vardan (un Arménien) ou comme la première mention d'un nom de famille bien attesté ultérieurement, la première solution étant la plus vraisemblable. Un autre s'appelait Kalônas, un nom unique qui annonce un nom de famille plutôt qu'un prénom. Tous les autres étaient désignés par leur prénom complété par une dignité ou une fonction. Il est remarquable que les deux Jean et deux des trois Basile aient été distingués non seulement par leurs fonctions ou dignités, mais aussi par un surnom ou nom de famille. Ici se fait sentir la nécessité de distinguer des homonymes<sup>42</sup>.

<sup>40</sup> Archives de l'Athos, XIV, *Actes d'Iviron*, I, éd. J. Lefort, N. Oikonomidès, D. Papachryssanthou, avec la coll. d'H. Métrévéli, Paris, 1985 (= *Iviron*), acte n° 10.

<sup>41</sup> Le spatharocandidat Georges Chydaïos, le spatharocandidat Basile Néraïdas, le drongaire Jean Tzernoglabos, le drongaire Basile Pétrès. Seul Néraïdas se rencontre ailleurs (ZACOS II, n° 614).

<sup>42</sup> La dénomination n'est pas toujours bien fixée. L'un des témoins signe tantôt Basile o tou Heladikou (*Iviron* I, acte n° 12), tantôt apodrongaire o tou Heladikou (*ibid.*, acte n° 13), tantôt apodrongaire o Heladikos (*ibid.*, acte n° 15 et 23), enfin o Heladikos (*ibid.*, acte n° 16).

Un siècle plus tard, en 1112, treize notables laïcs, sous l'autorité d'un juge, garantissent que les difficultés du temps obligent une des leurs, Eudocie épouse du protospathaire Étienne Rasopôlès, à vendre un bien dotal. Tous portent des dignités devenues modestes à cette date et un nom de famille. Les notables de second plan ne se distinguent plus des élites de la capitale<sup>43</sup>.

### *La Cappadoce*

De petits notables, certains ne jouissant même pas d'une modeste dignité, d'autres dotés de charges qui ne les liaient pas au sommet de l'État, ont construit ou restauré de nombreux monastères et églises, œuvre dont ils ont conservé le souvenir par une inscription de fondation. Cet évergétisme a pris fin dans les années 1070 lors de l'invasion turque. À cette date, l'absence presque totale de noms de famille ne surprend pas. Il faut attendre le règne de Constantin Doukas pour que le nom de Sképidès apparaisse sur une inscription de 1060-1061<sup>44</sup>. Toutefois, d'autres commanditaires autrement puissants intervinrent également car la qualité exceptionnelle des peintures de certaines églises implique l'appel à des artistes renommés et onéreux que seuls les membres de la haute aristocratie ont les moyens de rétribuer. Nicole Thierry a montré que l'église de Tokali Kilise, à Göreme, était probablement une fondation des Phocas au X<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>. Leur nom de famille n'apparaît pas dans les inscriptions, – pas plus qu'il n'était mentionné sur leur sceaux. Plus inattendue est l'absence de toute référence à leurs dignités<sup>46</sup>. Il faut comprendre que le luxe du décor, l'association des prénoms familiaux, l'influence locale incomparable des donateurs suffisaient aux autochtones pour les identifier sans ambiguïté. Les

<sup>43</sup> Archives de l'Athos XIII, *Actes de Docheiariou*, éd. N. Oikonomidès, Paris, 1984, n° 3.

<sup>44</sup> Voir en dernier lieu, C. JOLIVET-LÉVY, *Les églises byzantines de Cappadoce*, Paris, 1991, p. 267 et 270. Il est remarquable qu'un Eustathe Sképidès ait été stratège de Lucanie, mettant les siens au-dessus des notables locaux (A. GUILLOU, *La Lucanie byzantine. Étude de géographie historique*, dans *Byzantion*, XXXV, 1965, p. 122 repris dans *Studies on Byzantine Italy*, Londres, 1970, n° X.

<sup>45</sup> N. THIERRY, *La peinture de Cappadoce au X<sup>e</sup> siècle. Recherches sur les commanditaires de la nouvelle église de Tokali et d'autres monuments*, dans *Κωνσταντίνος ὁ Πορφυρογέννητος καὶ ἡ ἐποχὴ τοῦ*, Athènes, 1989, p. 217-245.

<sup>46</sup> Dans ce qu'on appelle l'église du Grand Pigeonnier de Çavusin, fondation impériale de Nicéphore II, la dignité de curopalate de Bardas, père de Nicéphore, n'est pas omise, mais il est vrai qu'il s'agit d'un honneur hors du commun.

circonstances politiques n'ont donc pas donné le temps aux élites cappadociennes d'adopter pleinement le modèle onomastique imité du centre.

#### LA FORMATION DES NOMS DE FAMILLES

Lorsque le nom de famille n'est pas encore bien enraciné (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle), il est introduit par des formules du type *ὁ ῥήθεις, ὁ ἐπονομαζόμενος, ἐπίκλην* alors qu'ensuite le premier et le second nom sont simplement séparés par l'article. À l'origine, nous avons vu que nom transmissible et surnom ne se distinguent pas nettement et que seul le constat de la transmission donne la solution. Les premiers noms de famille rappellent souvent des particularités physiques : Képhalas (grosse tête), Sklèros (dur), Kartéros (fort), Sarantapèchès (quarante coudées)... Ce mode de formation ne cessa par la suite d'être vivant, mais bien des nouveaux noms furent construits sur un toponyme ou sur un anthoponyme.

L'origine géographique se marque par des désinences en – nos ou en – itès. On peut distinguer en gros trois catégories, ceux qui tirent leur nom :

– d'une ville ou d'un village : Radènos, Komnènos, Kastamonitès, Édessènos...

– d'une province : Charsianitès, Mésopotamitès, Asprakanitès, Tarônitès... Dans ces deux catégories prédominent les noms qui proviennent d'Asie Mineure plutôt que d'Europe (sauf Komnè). Les Orientaux auraient-ils été plus fiers de leurs origines locales que les Occidentaux ?

– d'un monastère ou d'un lieu de culte : Hagiochristophoritès, Hagioeuphèmitès, Hagiothéodôritès, Blachernitès.

La nature du lien qui unit une famille à un lieu de culte n'est pas claire : attachement familial au saint ou plutôt proximité géographique ? De plus ce mode de dénomination est ambigu dans la mesure où des moines manifestaient parfois de cette manière leur attachement au monastère qui les accueillait. Un moine d'un couvent consacré à saint Antoine se disait éventuellement Hagioantônîôtès et il ne faut pas conclure à l'existence d'une famille homonyme.

La forme « fils d'un tel » peut constituer la première phase de la formation d'un nom de famille, mais ce dernier se forge le plus souvent avec le suffixe de même signification-poulos. Il porte soit sur :

– le prénom du père, Paulopoulos, Pétropoulos, Sergopoulos...



– son métier : Iatropoulos, Chalkéopoulos, Tourmarkopoulos, Nomikopoulos, Kritopoulos...

– son origine ethnique (mode réservé aux étrangers) : Varangopoulos, Arménopoulos, Syropoulos, Phrangopoulos... Le fondateur a quelque chance d'être un illustre personnage qui bloque le nom pour ses descendants, car les fils d'un Varange ou Arménien quelconque ne pourront plus utiliser ce nom, une fois qu'il est en usage, car cela conduirait à une homonymie inadmissible.

#### LA DÉVOLUTION DU NOM DE BAPTÊME

À l'époque protobyzantine, plusieurs systèmes étaient en concurrence. Un fils pouvait porter le nom de son père. L'exemple le plus fameux est celui de l'empereur Héraclius, homonyme de son père, l'exarque de Carthage. À l'époque médiobyzantine, cette pratique fut abandonnée. Suivant l'autre méthode, déjà en usage à la haute époque, mais devenue exclusive ensuite, l'aîné des garçons reprenait le prénom du grand-père paternel et le second celui du grand-père maternel, et les autres garçons ceux de leurs oncles. Les Apions d'Égypte offrent une alternance régulière des mêmes noms à chaque génération, ceux de Apion et de Stratégios<sup>47</sup>. Beaucoup plus tard, la dynastie des Comnènes dont nous connaissons bien les membres permet, grâce à sa prolificité, de comprendre les règles de la dévolution des noms de baptême (cf tableau 1).

Ce bel ordonnancement pouvait être interrompu par la mort d'enfants en bas âge. Dans quelques cas exceptionnels, le prénom du fils aîné mort prématurément a été repris pour un puîné<sup>48</sup>. Le prestige de la belle-famille jouait éventuellement : le fils aîné d'Anne Comnène et de Nicéphore Bryennios, s'appelait Alexis comme son grand-père maternel. À l'inverse, une mère d'origine étrangère ne transmettait pas les prénoms de sa souche d'origine<sup>49</sup>.

Avec un tel système de dévolution des prénoms, on comprend que certains d'entre eux soient devenus caractéristiques de familles données. C'est ainsi qu'on distingue les trois prénoms familiaux des Comnènes : Manuel, Jean, Isaac, Alexis s'ajoutant à cette liste par l'intermédiaire d'Anne Dalassène. Chez les Phocas, Bardas, Nicé-

<sup>47</sup> J. GASCOU, *Les grands domaines, la cité et l'État en Égypte byzantine*. Appendice I : *La famille des Apions*, dans *Travaux et mémoires*, 9, 1985, p. 61-75.

<sup>48</sup> Un certain Jean Doukas perdit son fils Nicéphore, puis peu après son épouse. Il se remaria et eut un autre fils appelé à son tour Nicéphore. Le fait que ces enfants soient nés de deux mères différentes a peut-être facilité la reprise du nom. Voir K. BARZOS, *Γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν II*, n° 114 et 115.

<sup>49</sup> Cette règle ne vaut pas pour les Arméniens et les Géorgiens lorsque leurs noms sont hellénisés, Bardas, Grégoras, Vaanès...



phore et Léon étaient à l'honneur<sup>50</sup>. Lorsque le nom est rare, sa seule mention suggère l'appartenance à une famille. L'exemple le plus net est celui d'Eudokimos, associé aux Maléïnoi. Un de leurs ancêtres ainsi nommé, officier commandant le Charsianon, une des régions où ils exerçaient leur influence, avait accédé à la sainteté parce qu'il avait gagné l'estime de la population par sa justice, si du moins on croit les récits hagiographiques<sup>51</sup>. De même le prénom d'Andronic devint caractéristique des Doukas par l'intermédiaire desquels il passa aux Comnènes, celui de Panthérios chez les Sklèroi, d'Adrien chez les Dalassènes, de Théognoste chez les Mélissènoi et les Bourtzai, deux lignées apparentées ou encore d'Elpidios, chez les Brachamioi. Toutefois, cette exclusivité était, en principe, limitée à l'échelon régional, ce qui ne permet pas d'en déduire que tout Eudokimos est nécessairement un parent des Maléïnoi, un Andronic un Doukas... Cette réserve faite, un Byzantin de la frontière orientale, puisque cette observation vaut pour l'Orient, lorsqu'il entendait l'un ou l'autre de ces noms, songeait immédiatement à la fameuse lignée où il était porté et l'associait à ses hauts faits.

Si le principe de l'octroi des prénoms avait été scrupuleusement respecté, leur répartition aurait dû rester à peu près stable. Or, ce n'est pas le cas, il y a des effets de modes dont le plus notable est l'attraction des prénoms impériaux<sup>52</sup>. À la haute époque, parmi les dix prénoms les plus fréquemment choisis, plusieurs furent portés par des empereurs : Constantin, Théodose, Anastase. Si le goût pour le premier d'entre eux ne se démentit pas durant tout l'Empire, les deux autres perdirent leur séduction en même temps que l'abandon de ces noms par les empereurs. À l'inverse, un nom comme Nicéphore, représenté dans le *PLRE* par quatre entrées dont trois fournies par des sceaux et la dernière par un poids de verre, et donc inconnu des sources littéraires, se répandit aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, sans devenir vraiment très commun. On ne peut que mettre en relation cet accroissement des Nicéphore avec la venue sur le trône de Nicéphore Phôkas qui a diffusé ce prénom dans l'aristocratie micrasia-

<sup>50</sup> C'est un des arguments de N. Thierry pour attribuer l'église de Tokali Kilise aux Phocas bien que les donateurs ne fussent pas nommés par leur nom de famille.

<sup>51</sup> Ch. LOPAREV, *Vie de saint Eudocime* (en russe), dans *Pamjatniki drevnej pismennosti*, 96, Saint-Pétersbourg, 1893, p. 7.

<sup>52</sup> Des circonstances qui, en principe, nous échappent peuvent intervenir : Mauros, un riche Amalfitain vivant à Phocée, ne pouvait obtenir d'enfant et demanda l'intercession du futur saint Léonce. Lorsqu'une fille naquit, elle reçut le nom de Léontô pour honorer le saint (*The Life of Leontios Patriarch of Jerusalem. Text, Translation, Commentary* by D. Tsougarakis, Leyde-New York-Cologne, 1993, p. 96).

tique<sup>53</sup>. Les autres prénoms impériaux aux X<sup>e</sup>- XI<sup>e</sup> siècles suivirent la même courbe ascendante par rapport à la période précédente : Constantin améliora ses positions, passant de 4,3% à 8,2%<sup>54</sup>, Michel de 1,7% à 7%, Basile de 1,5% à 3,5%<sup>55</sup>. Même Romain, peu connu avant l'empereur Lécapène, augmenta sa fréquence. La même remarque pourrait être faite lorsqu'au XII<sup>e</sup> siècle se répandirent les Alexis et dans une moindre mesure les Manuel, deux prénoms marqueurs des Comnènes.

Le snobisme n'entraîne pas seul en ligne de compte. À l'époque de l'iconoclasme, une famille qui nous est bien connue, celle de saint Philarète dont la petite-fille épousa l'empereur Constantin VI, usait, entre autres, de prénoms peu communs, Evanthia, Myranthia, Anthès<sup>56</sup>. S'agit-il d'une tradition familiale ou d'une réticence à donner des noms de saints en plein iconoclasme<sup>57</sup> ou encore d'une tradition régionale paphlagonienne<sup>58</sup> ? Au IX<sup>e</sup> siècle encore réapparaissent pour une brève période des noms antiques, tels Ménélas, Léonidas<sup>59</sup>, Archélaos<sup>60</sup>, Antigone, fils du César Bardas<sup>61</sup>. De nouveau, la raison de cette mode échappe. Doit-on l'associer au « premier humanisme byzantin » qui redécouvrit l'Antiquité et s'organisa en bonne partie autour de l'école de la Magnaure fondée par le César Bardas<sup>62</sup> ?

<sup>53</sup> Dans ZACOS II, Nicéphore n'est présent que sur seize sceaux ce qui ne le place pas dans les dix premiers de la liste de fréquence. Sur les huit familles chez qui on relève ce prénom, au moins cinq sont d'origine orientale certaine (Balانيتès, Érotikos, Nasarios, Parsakounènos, Phôkas) et plusieurs ont servi sous Nicéphore Phôkas (Balانيتès, Hexakiônitès, Parsakountènos, Pastilas). Seul Nicéphore Ouranos ne peut actuellement être mis en relation avec les Phôkas d'une manière quelconque.

<sup>54</sup> Constantin est donné occasionnellement à des fils de paysans. D'une manière générale les noms impériaux ne sont pas réservés à l'aristocratie, mais ils y sont mieux implantés.

<sup>55</sup> Basile fonda la dynastie macédonienne et son descendant Basile II jouit d'une réputation exceptionnelle.

<sup>56</sup> Voir en dernier lieu, M.-F. AUZÉPY, *De Philarète, de sa famille, et de certains monastères de Constantinople*, dans *Les saints et leur sanctuaire à Byzance*, éd. C. Jolivet-Lévy, M. Kaplan et J.-P. Sodini, Paris, 1993, p. 117-135, et notamment le tableau p. 118-119.

<sup>57</sup> Hypothèse formulée par M.-F. AUZÉPY, *op. cit.*, p. 121. Mais parmi les descendantes de Philarète on note aussi une Maria, une Hélène et une Hypatia.

<sup>58</sup> Le prénom Anthès se rencontre chez les Alyatai du XI<sup>e</sup> siècle, famille aux attaches cappadociennes.

<sup>59</sup> *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, vol. I, Italy, North of the Balkans, North of the Black Sea, éd. J. Nesbitt et N. Oikonomides, Washington D.C. 1991, n° 18.51.

<sup>60</sup> ZACOS-VEGLERY, n° 3077A.

<sup>61</sup> SKYLITZÈS, p. 123.

<sup>62</sup> Voir P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1971.

L'attraction de certains prénoms diminue, ainsi celle de Théodore, de Georges, de Pierre, de Serge. Les deux premiers sont associés à des saints militaires particulièrement vénérés en Asie Mineure et leur relatif déclin marquerait une certaine perte d'influence des militaires d'Asie Mineure au XI<sup>e</sup> siècle. La progression de Michel n'est pas contradictoire, dans la mesure où la dévotion à l'archange s'est appuyée sur les grands sanctuaires de Chônes et Germia, villes situées désormais loin du front oriental. À l'inverse, la diffusion de Nicolas (de 0,6% à près de 4%) pourrait illustrer l'influence grandissante des fonctionnaires civils chez qui il semble en faveur. Le discredit progressif de Serge est tout aussi difficile à expliquer que sa popularité chez plusieurs familles du IX<sup>e</sup> siècle.

LES DÉNOMINATIONS PARTICULIÈRES :  
FEMMES, GENS D'ÉGLISE, DÉPENDANTS, ÉTRANGERS

*Les femmes*

Elles sont moins fréquemment citées dans les sources, et faute d'exercer des fonctions officielles, elles émettent moins de sceaux et notre échantillon s'en trouve plus réduit. D'une manière générale, elles se réfèrent à un homme, en principe leur père, sous la forme «fille d'un tel» ou encore sous la forme d'un double nom dont le second est un patronyme, Hélène Artavasdina, fille d'un Artavasde, Eudocie Ingérina, fille d'Inger. Le cas de Daniélis, veuve d'un notable péloponnésien sans doute appelé Daniël, laisserait supposer qu'elles prenaient quelquefois le nom de leur époux. Exceptionnellement à leur tour, il leur arrivait de servir de référent : au IX<sup>e</sup> siècle, Étienne, époux d'une fille de Kontomytès, était appelé fils de Kalomaria, du nom de sa mère<sup>63</sup>.

À partir de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, les femmes commencent à placer sur les sceaux leurs noms de famille<sup>64</sup>, la famille impériale et la haute aristocratie étant, comme attendu, les mieux connues. Elles portent systématiquement le nom de leur père et jamais celui de leur époux, quoiqu'elles ajoutent fréquemment la dignité ou la fonction de ce dernier. Sur un sceau on lira exemple Eudocie Comnène magistrissa, c'est-à-dire Eudocie, fille de Jean Comnène, épouse du magistère Nicéphore dont on sait par ailleurs qu'il s'appelait Méliissènos<sup>65</sup>. Une fille pouvait relever le nom de sa

<sup>63</sup> THÉOPHANE CONTINUÉ, éd. de Bonn, p. 175.

<sup>64</sup> Kalè Brachamina en est un des premiers exemples dans la première moitié du XI<sup>e</sup> (Seyrig n° 296).

<sup>65</sup> ZACOS-VEGLERY, n° 2700. À cette date, son frère Alexis n'est pas encore

mère si elle le jugeait plus flatteur que celui de son père. Anne Dalassène, fille d'Alexis Charôn et d'une Dalassène a gardé le nom maternel, car les Dalassénois jouissaient au milieu du XI<sup>e</sup> siècle d'une si grande renommée que l'un d'eux, Constantin, fut pressenti pour épouser l'impératrice et héritière du trône, Zoé<sup>66</sup>. Au siècle suivant, Anne Comnène, fille d'un César, en qui on hésite à reconnaître un Mélissénos ou un Dalassénos, reprit elle aussi le nom de sa mère<sup>67</sup>.

Les impératrices étrangères recevaient un nom grec lors de leur arrivée à Constantinople. La fille du khagan des Khazars qui épousa Constantin V prit le nom d'Irène<sup>68</sup>. Les Comnènes qui épousèrent des princesses chrétiennes, mais nées hors de l'Empire et dont les prénoms n'étaient pas en usage à Byzance, leur octroyèrent le prénom de leur propre mère. Jean II, fils d'Alexis et d'Irène Doukaina, prit pour femme Piroshka de Hongrie qui devint Irène. Manuel, son fils, fit de même à l'égard de Berthe de Sulzbach rebaptisée Irène<sup>69</sup>. Ces impératrices ne font jamais figurer le nom de Comnène sur les inscriptions où elles sont nommées.

L'attrait d'une union avec une femme de sang impérial était tel que même des hommes qui devaient du reste leur position à ce mariage n'hésitèrent pas à s'en glorifier, ainsi Michel, mégaduc, se dit l'époux de Théodora, sœur de l'Augusta<sup>70</sup>. Un certain Alexis se disait seulement fils de Théodora Comnène<sup>71</sup>. Une évolution sous les Paléologues se dessine, lorsque les noms de familles se cumulèrent; dans certains cas, il paraît bien que les femmes ajoutèrent le nom de leurs époux. Les impératrices de naissance étrangère l'adoptèrent systématiquement. Yolande de Montferrat, épouse d'Andronic II, scellait sous le nom de Irène Comnène, Doukas et Paléologue, Jeanne de Savoie, épouse d'Andronic III, sous celui de Anne Paléologue<sup>72</sup>.

monté sur le trône. Après 1081, Eudocie se déclare Césarissa et sœur de l'empereur (*ibid.*, n° 2700 bis).

<sup>66</sup> SKYLITZÈS, p. 373.

<sup>67</sup> ZACOS-VEGLERY, n° 2722 bis.

<sup>68</sup> La conversion au christianisme indispensable pour une future impératrice n'explique pas ce changement, puisque des Byzantines reçurent également un nouveau nom, voir PATLAGEAN, *Aristocratie*, p. 28.

<sup>69</sup> KINNAMOS, éd. de Bonn, p. 10 et p. 36. É. Patlagean, s'appuyant sur l'exemple de la princesse khazare, suggérerait que le nom d'Irène pouvait avoir été choisi pour son sens symbolique.

<sup>70</sup> ZACOS-VEGLERY, n° 2749. Michel émit d'autres sceaux portant son nom de famille, Stryphnos (*ibid.*, n° 2748).

<sup>71</sup> *Ibid.*, n° 2726.

<sup>72</sup> ZACOS-VEGLERY, n° 125 et n° 127.

*Les gens d'Église*

L'humilité qui caractérise les hommes d'Église est peu propice au développement de leur anthroponymie. Les laïcs entrant dans un monastère adoptaient un nouveau nom, symbolisant leur nouvelle condition<sup>73</sup>, sans toutefois marquer une rupture radicale puisque ce nouveau nom conservait, fort souvent mais pas nécessairement, la lettre initiale de l'ancien : Georges devenait par exemple Gerasime, Manuel, Matthieu... Certains prénoms, tombés en désuétude, tendaient à leur être réservés. Sous les Paléologues, Athanase n'est plus porté par des laïcs, à l'exception de paysans de Macédoine qui avaient adopté le nom du fondateur du célèbre monastère athonite. Les ecclésiastiques se contentent le plus souvent d'un nom. Les métropolitains et les évêques sont toujours désignés dans les listes synodales, selon un ordre hiérarchique et par la mention de leur siège ce qui suffit à les distinguer parfaitement. Toutefois, la mode du second nom devint si forte qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle quelques noms de famille sont attestés sur des sceaux de métropolitains ou d'évêques. Ils apparaissent plus fréquemment encore sur des sceaux «d'humbles moines», ce qui ne saurait surprendre puisque bien des aristocrates finissent leurs jours dans un monastère. Ceux des noms conservés prouvent effectivement qu'il s'agit bien, en majorité, de membres de l'élite. Même au sein de la hiérarchie épiscopale, la tentation se fait jour. Il ne s'agit pas à tout coup d'orgueil lignager, car la plus illustre famille d'ecclésiastiques, les Chrysobergès, qui ont fourni plusieurs patriarches n'apparaît qu'une fois sur des sceaux, alors qu'un nom aussi obscur que celui de Limas est attesté sur celui de Manuel, métropolitain de Crète. On soupçonne que dans ce dernier cas, Manuel a voulu se distinguer d'un homonyme, parmi ses prédécesseurs immédiats<sup>74</sup>. Cependant, jamais les patriarches de Constantinople et de Jérusalem ne révèlent leur nom de famille, alors que nous le connaissons parfois par d'autres sources et qu'il est souvent fort honorable<sup>75</sup>. Il s'agit de respecter un formulaire reconnaissable par tous, notamment les occidentaux.

La formule *ὁ τοῦ* indique normalement une filiation directe, constituant même la première étape de la formation d'un nom trans-

<sup>73</sup> Jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle au moins, il en allait de même pour les jeunes filles au moment de leur mariage, voir PATLAGEAN, *Aristocratie*, p. 27.

<sup>74</sup> V. LAURENT, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin* V 1, Paris, 1963, n° 623.

<sup>75</sup> À titre d'exemple, parmi les patriarches de Constantinople, Jean VIII (Xiphilin), Jean IX (Agapètos), Basile (Kamatèros)... À propos d'Alexandrie, la prudence est de rigueur puisqu'un seul sceau nous est parvenu. À Antioche, un seul patriarche, Théodose, place son nom de famille, Chrysobergès, sur certains de ses sceaux (LAURENT, *Corpus*, V 2, 1524).

missible. Cependant, nombre d'ecclésiastiques se référaient de cette manière au titulaire d'une charge importante, désigné par son siège : Michel o tou Thessalonikès. Ici l'idée de filiation doit être rejetée, et Michel rappelle que le métropolitain de Thessalonique était son oncle et suggère de plus que cet important personnage a parrainé sa carrière. Dans certains cas, cela annonçait peut-être la transmission de la charge. Parfois, des laïcs se rattachaient aussi à leur oncle, quand il était ecclésiastique. Ainsi à plusieurs reprises apparaît dans des listes de témoins d'actes concernant Hiérissos, petite ville de Macédoine, un certain Georges, neveu de l'évêque. Ici, le lien de parenté est exprimé en toutes lettres, peut-être parce qu'il s'agit d'un laïc<sup>76</sup>. Il faut, cependant, prendre garde à ne pas attribuer systématiquement à l'expression «ό τοῦ» suivi du nom d'une charge d'Église le sens obligatoire de neveu, mais, comme dans les liens entre des laïcs, elle peut marquer une relation de dépendance. Certains membres du clergé de la Grande Église ne sont pas autrement désignés au XII<sup>e</sup> siècle<sup>77</sup>.

### *Les dépendants*

Les dépendants d'un notable (ou de l'empereur) comprenaient outre ses parents moins fortunés, ses familiers (oikeioi) et ses serviteurs. Dans ce dernier groupe, il faut distinguer les eunuques qui ne jouissaient pas à proprement parler d'un régime particulier, mais pour lesquels il semble que l'introduction du patronyme ait été plus tardive<sup>78</sup>. On pourrait avancer que pour eux la notion de famille était peu pertinente, mais si nombre d'entre eux étaient d'origine obscure, d'autres venaient de familles qui laissèrent un nom. Dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, alors que l'aristocratie développe les noms de famille, le parakoimomène Basile, qui pouvait se targuer d'une origine impériale puisqu'il était fils illégitime de l'empereur Romain Lécapène, n'est jamais appelé dans les sources ou sur ses sceaux autrement que parakoimomène ou proèdre. Il est vrai que sa fonction comme sa dignité, encore donnée à un seul individu à cette date, suffisaient à le distinguer. La dénomination des eunuques restait traditionnelle au X<sup>e</sup> siècle puisque son contemporain, le strato-pèdarque Pierre, nommé à la tête des tagmata orientaux, un des pre-

<sup>76</sup> *Iviron* I, n° 12, l. 34 (en 1007) : Γεοργιος ω (και) ανε(ψιος) του θ(ε)οφιλ(εσ)τ(α)τ(ου) επισκόπ(ου) Ερίσσου...

<sup>77</sup> E. PAPAGIANNI, *Les origines de l'expression «ho tu»*, à paraître dans *Studies in Byzantine Sigillography*, 4.

<sup>78</sup> Il y a des exceptions. Théodore, un des chefs de l'armée capturé par les Arabes lors de la prise d'Amorion et qui fut au nombre de quarante-deux martyrs de cette ville, était rattaché à l'illustre lignée des Kratéros (SKYLITZÈS, p. 69, 75).



miers personnages de l'Empire, n'était désigné que par référence à sa maison d'origine : Πέτρος ὁ τοῦ Φωκᾶ δοῦλος<sup>79</sup>.

À la fin du XI<sup>e</sup> siècle, alors que nous connaissons les noms de famille de tous les domestiques des scholes depuis plus d'un siècle, nous ignorons celui de l'eunuque Jean, nommé en 1080 par Nicéphore Botaneiatès. Encore en plein XII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Manuel Comnène, un des rares personnages cités seulement par son nom de baptême, Thomas, d'origine obscure, était aussi un eunuque<sup>80</sup>. Il retardait car, dès l'époque d'Alexis Comnène, la mode du double nom avait atteint le monde des eunuques, sans que tous y succombassent, puisque l'eunuque grand drongaire de la flotte, qu'Alexis Comnène partant contre les Normands laissa en charge de sa capitale, s'appelait Kymineianos<sup>81</sup>. Il ne s'agit probablement pas d'un simple surnom rappelant le lieu d'origine (le mont Kyminas) d'Eustathe, car d'autres Kymineianoï sont connus<sup>82</sup>.

Les autres dépendants connurent des fortunes diverses. À la haute époque, la formule «un tel κατά un tel» est quelquefois employée, y compris pour des personnages haut placés, tel, exemple, ce Serge κατά Νικήταν, tué lors de la conquête arabe<sup>83</sup>, ou ce Tribounas frère de Pierre κατά Ναρσήν<sup>84</sup>. La pratique est encore attestée au VIII<sup>e</sup> siècle : David, spathaire, κατά τὸν Βησήρ, comte de l'Opsikion, conspira contre Constantin V et fut aveuglé. Besèr, patrice de l'entourage de Constantin V, avait lui-même trouvé la mort plus tôt, tué par le beau-frère de l'empereur, Artabasde, lors de la révolte de ce dernier<sup>85</sup>. Ensuite, vient une période sans information. À partir du XI<sup>e</sup> siècle, les serviteurs imitèrent le plus souvent le modèle de leur maître. Quelques-uns, tout en ayant leur propre nom de famille, conservèrent la marque de leur relation, sous la forme du ὁ τοῦ : Léon Sarbandènos, ὁ τῆς Βουρτζαίης<sup>86</sup>, ou Jean Alythinos, ὁ τοῦ Ὀπου<sup>87</sup>. Enfin, il faut signaler un cas qui paraît unique. Anne

<sup>79</sup> SKYLITZÈS, p. 215.

<sup>80</sup> KINNAMOS, p. 297.

<sup>81</sup> ANNE COMNÈNE, *Alexiade* III, p. 45.

<sup>82</sup> W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, I. Teil, Kaiserhof, Vienne, 1978, n° 100 : sceau de Christophe, frère d'Eustathe, et mention de Léon et de Basile.

<sup>83</sup> *Nicephoros Patriarch*, p. 69. Sur l'emploi de κατά, voir A. CAMERON, *Cyril de Scythopolis v. Sabae 53 : a note on κατά in late Greek*, dans *Glotta*, 1978, p. 87-94.

<sup>84</sup> J.-Cl. CHEYNET, C. MORRISON et W. SEIBT, *Sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris, 1991, n° 355.

<sup>85</sup> Théophane, p. 438 et 414.

<sup>86</sup> K. et S. LAKE, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, IV, 1935, n° 172. Léon était au service d'une femme de la grande famille antiochienne des Bourtzai.

<sup>87</sup> B. L. FONKIČ, *Greceskie rukopisi Odessy*, dans *VV*, 43, 1982, p. 99. Jean ap-

Comnène, rapportant les exploits de Michel Styppeiôtès face aux Turcs tient à préciser qu'elle parle bien du général de bonne race et non pas de Styppeiôtès, l'esclave mixo-barbare que Michel avait acheté, puis offert à l'empereur<sup>88</sup>.

### *Les étrangers*

Leurs noms franchissaient sans difficulté les frontières, adoptant juste une forme hellénisée : S'mbat devenait Symbatios, Yazid, Iezith... Lorsqu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle, il leur fallut adopter un nom transmissible, ils utilisèrent leur nom unique, pourvu que celui-ci ne fût pas en usage à Byzance : les Latins Raoul et Humbert donnèrent respectivement naissance aux Rallai et aux Humbertopouloi, le Bulgare Nestongos aux Nestongoi, le Géorgien Bakouran aux Pakourianoï<sup>89</sup>...

### LES RAISONS POSSIBLES DE L'APPARITION DES NOMS DE FAMILLE

La signification de ces noms ou surnoms peut-elle constituer un indice<sup>90</sup>? La première vague comprend beaucoup de noms évoquant une particularité physique de l'individu, pas forcément laudative<sup>91</sup>, puis viennent, de plus en plus nombreux, les noms de famille qui rappellent l'origine géographique du porteur du nom, son ethnie ou la fonction de ses parents.

La première raison qui vient à l'esprit est une raison technique, la multiplication des homonymes, principalement à Constantinople, est devenue de plus en plus insupportable au fur et à mesure que la population crût de nouveau à partir du IX<sup>e</sup> siècle et que s'y rassemblèrent des élites provinciales, notamment à partir du XI<sup>e</sup> siècle sous

partenait à l'entourage du grand hétériarque Opos comme le confirme une autre notice.

<sup>88</sup> ANNE COMNÈNE, *Alexiade III*, p. 182.

<sup>89</sup> J.-Cl. CHEYNET, *du prénom au patronyme : les étrangers à Byzance (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, dans *Studies in Byzantine Sigillography*, 1, 1987, p. 57-66. On peut noter une exception, celle de Michel, «de naissance barbare dont le nom était auparavant Isach» que Manuel Comnène envoya en mission (Kinnamos, p. 297-298). Est-ce que la consonance «barbare» c'est-à-dire turque, d'Isach était insupportable? Le domestique des Scholes lui aussi de sang turc, Jean Axouch, et son fils le protostratôr Alexis, omettaient leur nom de famille sur leurs sceaux. Seraient-ce de timides indices de la montée de la xénophobie byzantine dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle?

<sup>90</sup> Sur ce point, cf. PATLAGEAN, *Aristocratie*, p. 29.

<sup>91</sup> De plus il est difficile de savoir ce que les Byzantins jugeaient tel. Pour nous Choïrosphaktès, «l'égorgeur de porcs» ne sonne pas très bien, mais, pour un militaire, la science de l'égorgement pouvait évoquer une qualité intéressante sur champ de bataille.

l'effet de la concentration du pouvoir, voulue par les empereurs à partir de Basile II et confirmée par les Comnènes. Lorsque la haute aristocratie se fondit dans la dynastie régnante, à partir des Comnènes, et que se multiplièrent à nouveau les homonymes, de nouvelles précisions furent apportées, soit par l'expression des liens de parenté, soit par le rappel des noms des familles apparentées. Cette explication technique n'est pas sans valeur, mais reste en partie insuffisante puisqu'à l'époque protobyzantine les homonymies sont fréquentes, aussi les Jean sont-ils distingués, nous l'avons vu, pas des surnoms, la parenté familiale, les fonctions et dignités qui déterminent les individus.

L'émergence d'un sentiment du lignage, le sentiment d'appartenir à une famille qui peut s'honorer d'illustres ancêtres explique aussi l'usage du nom de famille. Celui-ci, auquel s'ajoute un jeu de prénoms familiaux, devient un repère social<sup>92</sup>. Tous les auteurs ont déjà remarqué que le goût des généalogies se développe au IX<sup>e</sup> siècle. L'évolution s'achève sous les Comnènes, lorsque tous les aristocrates sont dotés d'un nom familial et lorsque la classe dirigeante ne se renouvelle plus dans sa partie supérieure que très modérément ou même pas du tout, sauf l'apport étranger. Tout cela découle clairement du fait que c'est l'aristocratie militaire<sup>93</sup> qui prit l'initiative d'inscrire son génos sur les sceaux au cours de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle.

Cependant, les grandes lignées n'ont pas toutes jugé nécessaire d'ajouter un nom transmissible. La famille impériale en est le meilleur exemple, puisque les Macédoniens dont on ne peut nier l'orgueil généalogique<sup>94</sup> n'en usèrent jamais. Au XI<sup>e</sup> siècle, la situation changea car leurs successeurs, à l'exception des Paphlagoniens, en étaient déjà pourvus. Les empereurs n'étaient pas les seuls à dédaigner l'emploi d'un nom lignager, puisque la lignée qui donna plusieurs fonctionnaires ornés de hautes dignités et des patriarches dont Taraise et Phôtius, et qui nous est assez bien connue sur plus de deux siècles ne paraît pas avoir éprouvé le besoin de se reconnaître par un tel moyen. Certains militaires, et

<sup>92</sup> Explication également mise en avant par A. Každan et É. Patlagean (cf. n. 1).

<sup>93</sup> On peut se demander pourquoi l'aristocratie civile a été moins avide que l'aristocratie militaire de souligner cette gloire ancestrale. Les plus hauts fonctionnaires civils, établis à Constantinople, avaient plus facilement l'oreille de l'empereur et faisaient ainsi entrer leurs enfants dans les services palatins tandis que les militaires, résidant le plus souvent en province, avaient davantage besoin de se constituer un capital de gloire pour maintenir leurs traditions militaires ce qui impliquait de se retrouver autour des exploits de la lignée.

<sup>94</sup> Basile, le fondateur de la dynastie, se flattait d'appartenir à l'illustre race arménienne des Arsacides.

non des moindres, quoique leur nom de famille ait été bien établi dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle, n'ont pas estimé utile de le faire graver sur leurs sceaux, ainsi des Phocas ou de leurs parents, les Maléinoi, qui attendirent le XI<sup>e</sup> siècle alors que leur influence avait fortement décliné.

Il y eut donc deux motifs principaux, l'un, d'ordre technique et l'autre, d'ordre social pour pousser au développement d'un nouveau système anthroponymique. Ils se conjuguent à nouveau au XII<sup>e</sup> siècle lorsque dans l'immense famille des Comnène-Doukas, vivant sur un stock de prénoms limités, principalement, Alexis, Jean, Isaac, Andronic..., se reconstituent des homonymies. Pour opérer une différenciation, est mise en exergue la relation familiale avec l'empereur régnant, d'autant plus que la mention des fonctions tend à disparaître, du moins sur les sceaux. L'usage des surnoms ne fut pas abandonné. Le dernier empereur avant la conquête latine, Alexis Doukas, portant un prénom et un nom de famille fort répandus, était différencié de ses homonymes par le surnom de Mourtzouphle en raison des sourcils saillants qui se rejoignaient au-dessus de son nez<sup>95</sup>. Cependant, à cette même époque, apparaît une mode nouvelle qui allait connaître un vif succès dans la haute aristocratie sous les Paléologues, la multiplication des noms de famille qui glorifient les illustres ascendants. Elle commença au XII<sup>e</sup> siècle quand beaucoup d'aristocrates voulurent garder le souvenir de leur ascendance Comnène, ainsi Andronic Comnène-Batatzès. Mais à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, l'accumulation des noms impériaux devient impressionnante. Ici, encore la nécessité de distinguer les homonymes a été l'occasion de souligner leur race à une époque où l'*eugeneia* était devenue une valeur majeure.

On voit comment le système anthroponymique de l'aristocratie s'est transformé à Byzance entre les VIII<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle, avec une accélération du processus à partir de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, par la diffusion de noms de famille selon un ordre hiérarchique, d'abord dans la haute aristocratie – à l'exception de la famille impériale –, puis chez les notables plus modestes, peut-être à un rythme différent suivant les provinces dont il est impossible de dire si elles accusent un retard sur la capitale. Sans doute ces observations ne sont pas propres à Byzance. Ce qui fait l'originalité de cette dernière, c'est la précocité de cette transformation des surnoms en noms de famille, du moins dans l'aristocratie, et

<sup>95</sup> NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 562. De la même façon, Basile Kamatèros est distingué de ses homonymes par son surnom de Phylakopoulos qui rappelle que son père avait dirigé le Phylax (la caisse privée de l'empereur) (PG 147, col. 464 B).

cela en reste un trait distinctif, puisque les noms des paysans ou de simples soldats<sup>96</sup> n'avaient pas pris définitivement cette forme quand les Turcs mirent fin à l'Empire.

Jean-Claude CHEYNET

<sup>96</sup> Lors de sa campagne contre les Arméniens, Jean II opposa un soldat au champion des Arméniens et un certain Eustrate, pris dans un tagma macédonien, fut choisi. Ce simple soldat, tout valeureux qu'il fût, ne disposait pas d'un nom de famille et est simplement appelé pour la circonstance Eustrate le Macédonien (*ibid.*, p. 23-24).